

Quentin Biasiolo

ARIAS



Lettres à une anonyme

Mon Dieu ! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, et que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela ! Ô veillées de Besançon ! moments consacrés au silence et recueillis par l'amitié !

ROUSSEAU

Sommets

Un soir nous partîmes. Quelques jours furent arrêtés on nous précisa la destination et il fut convenu que la chose se ferait en montagne. Ces détails nous semblèrent fort indifférents et même nous ennuyèrent – ayant quant à nous notre lieu le plus simple au-dedans de nous-même et le portant partout où il faut que l'on soit. Tu fus prompte à préparer tes affaires ayant peu de besoins tu empaquetas quelques livres quelques vêtements chauds et ta valise fut bientôt prête. Peut-être fus-je alors un peu plus long que toi plus indécis au fond plus incertain sans doute.

À l'arrière de la voiture l'on se fit peu à peu cette solitude propre qui de plus en plus nous était devenue indispensable cette atmosphère d'antichambre et d'église confondues. On ne parla guère on se regarda peu. Le corps par le trajet rendu immobile assis sous cette ceinture qui tantôt nous coupe le cou tantôt nous gêne le ventre on se livra en silence au désir refréné de la pensée. Le regard attiré par ces sapins qui poussent à même la roche le regard lui-même gêné par les bandes de plastique noir qui bordent les vitres trop petites j'imaginai sans bien y parvenir ce que serait là-bas notre marche commune me demandant si même des chemins permettraient de s'y rendre.

Soudain tu fus couchée ni hors des draps ni au-dedans mais avec cette allure naturelle qui semble pourtant recherchée. Je te vis très simple. En cheveux aussi bien que le front très large et la face dégagée par toutes sortes d'habiles coiffures je te vis ni petite ni grande au-dedans du lit ces choses ne se perçoivent pas. Je te vis couchée ni lascive ni froide l'un de tes pieds dépassant du carré de draps aux couleurs très quelconques je te connus riant simplement avec cette figure prise peut-être à la Madone du Corrège mariant sainte Catherine toi la silhouette à l'ombre longue qui au pli du cou s'arrête ou qui se prolonge sur les murs toi les cheveux ni blonds ni bruns et qu'il faut savoir approcher qu'il faudrait savoir parfois connaître de plus près.

Neiges

Nous nous laissâmes couler au-dedans des minutes heureuses les matins furent bientôt les soirs et tout se passa dans cet impeccable silence dont les consciences unies savent toujours se satisfaire. À quoi bon d'ailleurs risquer une parole tandis que nos mains se font si bien entendre tandis que nos pas au-dehors savent où conduire nos têtes occupées d'elles-mêmes tandis enfin que parvenus par degrés à la hauteur des tiens mes intérieurs y vivent à l'unisson – comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens que l'on côtoie – nous-mêmes formant désormais cette sorte de société où les habitudes se rapprochent aussi bien que les styles où les cœurs s'étant rejoints se confondent les manières de penser et les arts de sentir.

Bientôt il fut l'heure de nous aller promener. Dans ta maigre valise tu choisis quelques vêtements au hasard et me rappelas d'emporter une écharpe – ton esprit alors se souvenant qu'il avait maintenant deux corps à gouverner se souvenant surtout des limites certaines de mon sens pratique – toi comme ma mère ou ma sœur ou peut-être comme un esprit tel qu'il change pour ainsi dire les autres en lui-même pour peu que l'on sache s'y rendre perméable – toi cette figure dont la sphère en moi s'étend jusqu'aux fondements les plus reculés et qu'on ne peut connaître sans y vouloir appartenir.

Aux chutes extérieures survenues dans la nuit nous fûmes attentifs – marchant avec précaution sur les surfaces dures cherchant au bras de l'autre un appui plus certain une aide plus commode à nos lentes avancées. Eus-je assez de présence d'esprit pour remarquer alors ton allure différente toi au-dessous de ton large manteau installée en tes bottines d'enfant ayant oublié à quel point tu pouvais quelquefois tourner mes idées par un nouvel ajustement par une coiffure d'une autre forme par une robe à la couleur changée faisant ainsi quelque chose de rien et m'empêchant de prendre garde à ce qui de toute façon ne le méritait pas – toi les yeux permettant à mes yeux de mieux voir toi le foyer nouveau où convergent mes pas toi le centre décentré de ma sphère.

Prélude

Une fois encore nous fûmes seuls en ce lieu de repos. Quelle heure était-il exactement nous ne le savions pas – quelque part sans doute entre une ou deux heures et tout était tranquille alentour de la chambre. Au-dehors c'étaient de grandes chutes recouvrant tout l'espace demain peut-être serions-nous surpris de l'apprendre demain il sera temps de s'occuper des choses extérieures qui auront enfin retrouvé leur image commune.

Pour l'heure longtemps tu restas debout près des fenêtres entourées de rideaux. Le dos tourné contre les vitres mal-propres le dos voûté du poids des questions trop nombreuses tu commenças d'approcher. Assise sur le rebord du meuble principal bien installée sans en être certaine je te priai d'abord de venir – de venir verser en moi tes anciennes pensées tes opinions tirées des méchants d'autrefois. Viens et peut-être sentiras-tu ce qu'on gagne à trouver en moi un fondement semblable. Viens plus près pour que sur ton vaste front j'appuie mes yeux refermés espérant y affermir mon jugement espérant tirer au clair le motif de tes vieilles histoires.

Sur l'arête du lit assise tu te présentas de profil les mains tantôt nerveuses tantôt libres le haut du corps à peine tourné en mon sens. Plus tard ces images me reviendront et je me demanderai sans le pouvoir comprendre ce qui alors put retenir mon geste. Moi-même à l'autre bout du meuble et te voyant belle de cette beauté sotté et simple ignorante d'elle-même – te voyant assise là aussi bien que debout contre la fenêtre aux rideaux mi-fermés toi l'étendue aux vêtements commodes redressée d'un seul coup au plus haut de la nuit et riant ou pleurant pour les mêmes raisons – chaque nuit est faite tu sais d'inégales minutes qui toutes me firent un peu mieux connaître ta face dont il fallut d'abord calmer les agitations nombreuses toi cette silhouette à la clarté projetée sur le sol toi dont je compris enfin l'impossible nudité.

Voiture

Ce jour-là nous décidâmes enfin de reprendre la route. Vis-à-vis de la chambre se trouvait une église au-devant de laquelle on voyait un unique sapin qui en cette sorte d'enclos consacré paraissait pour toujours protégé du poids des chutes extérieures. Descendus pour nous approcher et faire quelques pas avant notre départ je pris garde à ton allure qui semblait composée pour cette occasion – toi et ton écharpe en laine et cette sorte de chapeau qu'on ne voit que l'hiver et dont en cet instant tu recevais sans doute tout en achevant de faire le tour de la chapelle un certain genre d'impulsion traduite par ce contentement où l'intime sensation du confort se mêlait à la conscience de paraître élégante – accessoires auxquels moi-même je trouvais quelque grâce. Et si cette écharpe comme tous les ingrédients de ton allure n'étaient en effet qu'une partie récente et comme adventice de ta propre silhouette cette partie-là m'était devenue chère et rien n'eût pu empêcher mes regards d'en suivre le sillage alentour de l'église en ce moment si calme d'une fin de journée. Toi-même certes tu ne pouvais le voir mais tu sentais pourtant quel effet devaient faire ces manières d'élégances et ainsi retournant peu à peu ta figure esquissais-tu quelque malicieux sourire tout en harmonisant le port singulier de ta tête avec cette coiffure qui l'avait complétée – te donnant cet air si simple qui toujours est l'indice des plus purs intérieurs toi qui au-dessus des vagues qui tombaient en vallées jusqu'au bas de la nuque remontais ton chignon toi désormais semblable à cette *Lippina* dont le raffinement ne sert qu'à souligner la pureté de la face. Installés au-dedans de la voiture nous étions subitement pressés l'un contre l'autre et sous ta jupe au tissu très quelconque nos jambes peu à peu tâchaient de se connaître tandis que du côté supérieur de nos têtes il me paraissait voir tes joues s'approcher de mes joues – toi la face soudain aux pommettes mi-rouges mi-blêmes et tantôt froides de cet air rafraîchi des soirées tantôt brûlantes d'une envie qu'à la surface visible de ta peau je croyais voir surgir.

Et tandis que la voiture poursuivait son parcours tu paraissais soudain presque changer de voix perdant alors la tienne pour t'en donner une autre d'une tonalité plus grave ou plus légère soit hardie soit timide. Et tandis qu'au long des lentes avancées le soir achevait de paraître je goûtais le plaisir de te sentir reposer contre moi – enveloppée ainsi en ces sortes d'écharpes et de vêtements chauds. Mais une fois partis et comme prisonniers tout le long du transport on ne savait plus du tout où l'on se situait. Parcourant l'étendue de ces routes dénuées d'éclairage seuls quelques lampadaires çà et là aperçus nous faisaient voir au loin les maisons d'une ville ou d'un simple hameau. Mais ignorant presque tout des directions prises et ne sachant pas même si c'était en montagne ou en fond de vallée qu'en fait nous roulions nous avions beau entendre quelques cloches lointaines nous finissions même par oublier le détail de nos propres figures et tes élégances en effet s'effondraient au-dedans de notre espace clos – toi à la mine si simple siégeant auprès de moi comme une Vierge en gloire ne trouvant plus son trône. Et ainsi transportés en ces heures tranquilles et oubliant tout jusqu'à notre apparence nous commencions presque de nous assoupir quand au bout de ce couloir plein d'obscurité qui sous l'effet de la distance parcourue semblait nous avoir portés jusqu'à une heure avancée de la nuit tout à coup la voiture ayant brusquement pris un virage serré de notre état de vague somnolence aussitôt nous sortions comme aussi revenait notre ignorance des terres et des minutes que depuis le départ nous avions traversées.

Car en nous désormais semblait s'être assoupi tout sentiment précis d'espace ou de durée si

bien que seuls en notre lieu étroit nous avons cette étrange impression d'avoir une existence qui durerait toujours si bien que le silence qui nous enveloppait avait peu à peu pris cette sonorité des choses importantes – nos bouches enfin closes et tâchant de se taire semblables à ces femmes qui jadis évitant de causer savaient œuvrer au sein des grandes solitudes et ne se rassemblaient qu'à l'occasion des danses ayant bien pressenti que la parole souvent dégénère en dispute. Ainsi et sur fond d'une musique composée pour le soir où les vibrations de quelque violoncelle recouvraient le glissement des roues sur la surface d'un sol fait de terre ou de sable nous tournions ensemble nos regards vers la nuit du dehors et comme il paraît qu'il y a cent manières de faire regarder le ciel par une tête de femme c'est à travers la vitre d'un espace en mouvement que ta figure ici cherchait à s'élever. Concentrant ta pensée sur les accords présents dans notre lieu nos regards s'étant accoutumés à cette sorte de nuit nous percevions enfin quelques lueurs lointaines mais si vagues que l'ensemble des choses semblait peu à peu sur le point de s'y fondre – comme les berges les arbres et le piano en ce lac qui fut peint par quelque peintre tchèque – de telle sorte que cherchant toutefois au fond de la musique et de ses notes liées à connaître et toucher le centre de la nuit nous apposions d'abord nos mains contre les vitres tâchant tout à la fois d'éliminer nos doutes et de nous approcher de l'instant où du noir le plus pur jaillit quelque couleur comme autrefois les hommes sur les parois des grottes les plus sombres allèrent en silence déposer leurs empreintes.